

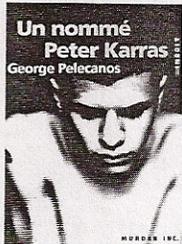
> AU FIL DES PAGES ...

> EN LIBRAIRIE

par Patrick FOULHOUX <<

> UN NOMMÉ PETER KARRAS

George Pelecanos (Murder Inc., 447 p., 129F)



Cinquième roman traduit en Français, *Un nommé Peter Karras* est un peu à part dans la bibliographie de l'auteur de *Washington DC*. On retrouve des personnages connus auxquels Pelecanos est fidèle. Ce livre est à peine un thriller, là n'est pas son objectif n°1. Tout laisse à penser que Peter Karras est le

pseudo utilisé par Pelecanos pour raconter l'histoire de son père. On découvre les communautés minoritaires et immigrantes de DC, les Grecs, les Italiens, les Noirs et de manière générale, les populaires. Pour survivre, le système D et la petite arnaque subviennent à un petit train de vie. On suit Peter Karras de l'enfance au décès, à travers sa complicité fraternelle avec son ami d'origine ritale, Joe Recevo, une petite frappe sans envergure. Karras et Recevo se retrouvent face à face au fil des événements, mais l'amitié l'emporte. Dans ce roman intitulé *The big blowdown* dans sa v.o., on retrouve la plume soyeuse de Pelecanos. La rue, l'alcool, les prostituées, les meurtres et bien sûr la musique, qui pour une fois, n'est pas omniprésente. À déguster sans restriction.

> HÉROS OUBLIÉS DU ROCK'N'ROLL

Nick Tosches (Éditions Allia, 316 p., 120F)

HEROS OUBLIES DU ROCK'N'ROLL

Complémentaire à la bible *Country* du même Nick Tosches, ce *Héros oubliés du rock'n'roll* s'emploie à remonter aux vraies racines de la Musique Reine, par le biais d'interprètes qui lui donnèrent forme. Tosches a peu d'estime pour Elvis qui n'a fait que recycler et populariser

une musique habitée par la douleur, la colère et parfois la haine, comme on a pu le voir avec *Country*. La théorie de l'auteur est que le rock a vu le jour sous l'impulsion de chanteurs blues, rythm'n'blues et country éternels. Les mots "rock" et "roll" étaient des termes suggestifs, utilisés dans des textes enlevés qui se verraient censurés de nos jours. On sait depuis *Country* que la première moitié du vingtième siècle était plus permissive niveau paroles. Il en allait de même en France. Vincent Scotto avait écrit «Cocaine» pour une chanteuse de cabaret dans les années 30, le contenu de la chanson était sans équivoque. Tosches traite d'un interprète par chapitre, connus : Nat King Cole, Luis Prima, Bill Haley, Screamin' Jay Hawkins, Wanda Jackson, et inconnus. Il y a pourtant un personnage incroyable au pseudo bidon: Esau Smith. Lisez le livre pour savoir qui il était. Ce livre doit être accouplé à *Country*.

> PIMP

> TRICK BABY

> MAMA BLACK WIDOW

Iceberg Slim

(coll. Soul Fiction / Éd. de L'Olivier, Pimp : 377 p./129F - Trick Baby : 330 p./129F - Mama Black widow : 297 p./130F)



C'est en voyant l'extraordinaire couverture de *Pimp* trônant sur la table d'un petit libraire qu'est venue l'indicible attirance. Une force invisible fait s'emparer d'un livre aux allures de boîte de Pandore. Souvenez-vous de ce cassette chinois prétextant *Hellraiser*. Avec *Pimp*, on se sent aspiré par un monde qui n'a rien de virtuel, celui de la communauté noire américaine.

La préface de *Sapphire*, l'auteur du bouleversant *Push*, le résumé de quatrième de couverture et la succincte présentation de *Iceberg Slim* nous magnétisent. Avec exaltation, on avale le premier ouvrage de cet auteur, traduit trente ans après sa parution. Ces trois romans écrits à la fin des sixties sont traduits et parus chronologiquement chez nous en 98, 99 et 2000. On y découvre un auteur-acteur, témoin privilégié de la cause afro-américaine. *Pimp* est l'autobiographie de Robert Beck, alias *Iceberg Slim*, un proxénète notoire de Chicago des années 40 et 50's. On plonge dans le milieu interlope de

la délinquance, de la prostitution et de la drogue, à visage et mots découverts. *Iceberg Slim* ne cache rien, absolument rien. Les dialogues, les faits et gestes, sont livrés cash afin de retranscrire le plus fidèlement possible les contextes. On s'y croirait. *Pimp* est un best-seller. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est du concentré de ce que la culture noire a donné de meilleur en évoquant sa condition sociale. Dans la blaxploitation, *Pimp* peut être considéré comme une bible, car sous ses aspects romanesques, c'est le témoignage de *Iceberg Slim*. La fiction prend-elle le pas sur la réalité, parfois ? Ce livre en dit long, plus qu'un discours de rappeur constructif et Spike Lee réunis. En *Iceberg Slim*, on retrouve *Chester Himes* en filigrane.

Trick baby est l'histoire d'un arnaqueur à la petite semaine, un blanc-black de père irlandais. Le sujet traité là est le racisme, le garçon étant rejeté par sa communauté, lui qui pourtant refuse d'être pris pour un cul-blanc. Livré à lui-même à l'âge de seize ans, il trouve refuge chez un petit truand au train de vie confortable. Outre le racisme, *Trick baby* évoque ce qu'était le quotidien des blacks aux États-Unis : la religion, l'alcoolisme - cela a-t-il vraiment évolué ?

Pour *Mama black widow*, *Iceberg Slim* a demandé à un travesti de raconter son histoire. Enfant, il vivait avec sa famille dans le sud, dans une exploitation cotonnière aux conditions à peine meilleures qu'à l'époque de l'esclavage. La mère (la Mama) pesa lourdement sur la décision de s'installer plus au nord, en ville, pour des conditions un peu plus dignes. C'est à Chicago que la famille Tilson décide de migrer, la mère y a une cousine qui leur loue un petit appartement insalubre. Le père doit s'employer à dégouter des petits jobs afin de subvenir aux besoins du foyer. Les enfants grandissent, les filles se muent en

femmes et attendent les convoitises. Le fils aîné se laisse entraîner dans la petite délinquance. Le cadet est le narrateur. Au fil des pages, on voit une famille unie se démanteler, se désintégrer. Les frères et sœurs restent soudés, la mère devient invivable, prête à tout pour quelques dollars de plus qui amélioreraient le quotidien. Cela ira très loin, trop loin. *Mama black widow* traite de la misère, la vraie. Cette histoire se passe dans les fifties, on s'interroge à savoir si, un demi-siècle plus tard, certaines choses n'en sont pas au même point.

Seuls ces trois livres de *Iceberg Slim* ont eu les honneurs de la traduction, on prie pour avoir les autres au plus vite. *Slim* est décédé à l'âge de 74 ans en 92, il laisse à la postérité des témoignages sociaux qui, sous forme de romans, en disent très long sur la condition des Afro-américains dans les années 40 / 50 / 60. Et aujourd'hui, qu'en est-il hormis qu'ils ont internet à la maison ?

> SELF MADE MAN

Poppy Z. Brite (Au Diable Vauvert, 249 p., 75F)

Jeune journaliste rock expérimentée, *Poppy Z. Brite* nous livre un recueil de nouvelles à lire sous perfusions abondantes de culots sanguins. L'auteur distille habilement paranormal, mystique et gore. L'écriture est documentée, construite et aérée, ce qui, dans le genre, surprend un peu. Du sang à outrance, oui, mais pas n'importe comment. *Poppy Z. Brite* s'auto-parodie dans un délire à la *Bad taste* de *Pete Jackson*, avec «*Plat du jour*», qui bluffe le lecteur. Certaines nouvelles pourraient être des scénarios presque finalisés pour des épisodes de X-Files. *Self made man* est un livre récréatif pour peu que le gore, le morbide et l'hémoglobine soient considérés comme distrayants. Il est plus dans une lignée *Freddy / Hellraiser* que *Massacre à la tronçonneuse*, pour donner une équivalence cinématographique.

> MIND MINE

T.S. Alex (coll. Partage / Éditions Associatives Clapas, 69 p., 78F pc à: Association La Dondaine, 8 rue de la Chaussée, BP 9, 63880 Olliergues)

Poète black texan, *T.S. Alex* délivre à coeur ouvert un recueil de poèmes qui met l'homme au centre des débats. D'aucuns appelleront ça du slam, dans le milieu littéraire c'est de la poésie oratoire. *T.S. Alex* épiluche les relations humaines avec beaucoup de sensibilité, de respect et d'humilité. Lus au premier degré, ces poèmes auraient pu être signés par n'importe quel auteur de n'importe quel pays, à la couleur de peau indifférente. L'auteur est afro-américain, il ne le mentionne jamais, préférant parler au nom des minorités en général. La famille et Dieu sont omniprésents dans ses écrits. Il s'en remet souvent à eux dans les situations difficiles. La mère est un personnage capital de *Mind mine*. La lettre d'amour d'une mère à son fils dans «*J'ai pleuré pour toi*», est bouleversante, du pur nectar gospel. Hormis les relations humaines, *Alex* s'en prend à d'autres maux qui gangrèment la société. La télévision est sulfatée d'épithètes acides: «*des émissions de disculcation ? Des placabos pour pervers et dépravés*», ou «*les comédies sont une tribune pour que les racistes, sexistes et décervelés sortent et agitent leurs squelettes dans leurs placards*»... On retrouve là l'écriture noire qui ne s'embarrasse d'aucune formule métaphorique pour s'exprimer, straight in your face! *Alex* parle de la prison, de la prostitution enfantine, de la NRA, de la dure réalité des communautés minoritaires, en particulier celle des noirs aux USA. De la part d'un auteur noir vivant au Texas de surcroît, on aurait aimé plus d'écrits engagés politiquement. Mais désormais, George W. Bush étant au pouvoir, les minorités vont en baver et ce sera autant de grain à moudre pour un auteur à découvrir au plus vite.